

L'altruisme est-il de l'égoïsme caché?

Contrairement à ce que certains soutiennent, il existe des comportements purement altruistes, indépendants de toutes pensées égoïstes.



Jacques Lecomte,

docteur en psychologie, est Président d'honneur de l'Association française et francophone de psychologie positive.

1. La générosité du bon Samaritain

est-elle désintéressée? Probablement. Son objectif est d'aider celui qui en a besoin sans en tirer un quelconque avantage.

En bref

- Selon la théorie de l'égoïsme caché, tous les actes humains, même les plus altruistes, seraient motivés par des besoins égoïstes.
- Mais diverses expériences ont montré que cette théorie n'est pas fondée et qu'il existe bien un altruisme pur : ce n'est pas pour se sentir bien (ou moins mal) que l'on aide un individu, mais vraiment pour améliorer le bien-être d'autrui.

La réalité de l'altruisme est souvent niée, sous prétexte qu'il dissimulerait l'égoïsme. Ainsi, le sociologue américain Peter Blau (1918-2002), qui définissait la théorie de l'échange social comme un échange où l'un des deux partenaires peut s'engager sans connaître exactement la contrepartie qui lui sera proposée, affirmait : « Un apparent altruisme imprègne la vie sociale ; les gens sont désireux de faire du bien et de rendre la pareille. Mais sous ce désintéressement apparent, on peut découvrir un égoïsme sous-jacent ; la tendance à aider les autres est souvent motivée par l'attente qu'agir ainsi procurera des bénéfices sociaux. »

D'autres, et notamment divers psychanalystes, donnent également à ce comportement une connotation négative. Ainsi, selon Anna Freud (1895-1982), la dernière des six enfants de Sigmund et Martha Freud, les personnes qui se dévouent aux autres le font par masochisme. Ce fut également

Pour certains, l'altruisme pur, vrai, sans arrière-pensées n'existe pas. Ce ne serait que de l'égoïsme déguisé.

le cas des sciences humaines qui, jusqu'à la fin du XX^e siècle, sont restées imprégnées de cette théorie, qualifiée d'« égoïsme psychologique », selon laquelle toutes les actions humaines, même les plus altruistes, sont en dernier ressort motivées par des désirs égoïstes. Ceux qui croient agir pour le bien d'autrui cherchent à se tromper eux-mêmes, pour se donner bonne conscience. Pour certains, l'altruisme pur, vrai, sans arrière-

pensées n'existe donc pas. Ce ne serait que de l'égoïsme déguisé.

Qu'en penser ? Depuis quelques années, des chercheurs tentent de savoir, *via* l'expérimentation, si oui ou non l'altruisme pur existe. Le débat s'est surtout centré sur les travaux de Daniel Batson, de l'Université du Tennessee, et de Robert Cialdini, de l'Université d'État de l'Arizona, et leurs collègues. L'un et l'autre admettent que l'empathie ressentie pour une personne en difficulté conduit généralement à l'aider. Mais cela ne dit rien sur la cause de la motivation. Et c'est ici que les deux psychologues divergent. Selon D. Batson, il existe de nombreux cas où des personnes en aident d'autres sous l'effet d'une motivation réellement altruiste. Selon sa théorie « empathie-altruisme », l'empathie ressentie par quelqu'un face à une personne en détresse peut le motiver de façon à ce qu'il œuvre dans l'intérêt de cette personne. Au contraire, R. Cialdini considère que la détresse d'autrui produit un sentiment de mal-être chez l'observateur, qu'il va chercher à éliminer. C'est donc une réaction égoïste (éliminer la cause d'un mal-être pour se sentir mieux) qui déclenche l'aide.

Deux hypothèses s'opposent

Qui a raison ? Plusieurs expériences visant à tester les deux hypothèses ont globalement confirmé la théorie de D. Batson (*voir l'encadré page ci-contre*). En résumé, ce n'est pas pour se sentir bien (ou moins mal) que l'on aide un individu, mais vraiment pour améliorer le bien-être de ce dernier.

Ces expériences montrent, par conséquent, qu'une des deux hypothèses était fautive. Mais cela posé, examinons le degré de validité intrinsèque du raisonnement selon lequel l'altruisme est de l'égoïsme caché. Trois types d'erreurs sont commis par ses partisans, d'ordres logique, épistémologique et éthique.

Certains actes altruistes n'impliquent aucun calcul intéressé, en particulier quand une personne réagit d'une façon quasi impulsive, sans prendre le temps de réfléchir, simplement parce qu'elle voit une personne en danger (noyade, incendie, etc.). Cependant, les partisans de l'égoïsme psychologique, constatant que nos actes altruistes nous font en général ressentir une certaine satisfaction, en déduisent que

l'objectif caché de toute action altruiste est de procurer du plaisir à son auteur. Ils commettent ici une erreur logique, en prenant pour un objectif ce qui est un effet secondaire. Car l'objectif est de rendre service à autrui, tandis que le bien-être ressenti est un effet secondaire. C'est comme si l'on affirmait que, puisqu'un paquebot consomme du combustible lors d'une croisière, l'objectif de tout voyage est de consommer du combustible.

La principale faiblesse de la théorie de l'égoïsme déguisé en altruisme réside para-

doxalement dans sa force apparente – mais illusoire : son immunisation face à toute critique. En effet, tout « confirme » la théorie, car, comme le souligne le philosophe français Michel Terestchenko, « s'il existe bien des conduites apparemment désintéressées, il est impossible de prouver qu'elles procèdent d'intentions réellement altruistes visant le bien d'autrui en lui-même. » Autrement dit, la théorie de l'égoïsme ne peut jamais être mise en défaut, puisque même les actes les plus altruistes sont systématiquement traités d'égoïstes.

L'altruisme face à la méthode expérimentale

Le constat d'un acte altruiste ne nous dit rien de la motivation – altruiste ou égoïste – qui le suscite. Mais l'expérimentation peut confirmer ou infirmer un lien de causalité. C'est donc à elle qu'a fait appel Daniel Batson, de l'Université du Tennessee. Il ne conteste pas que des motivations égoïstes puissent exister, mais affirme que ce ne sont pas les seules possibles. Selon lui, quand des actes altruistes sont fondés sur l'empathie, il s'agit d'un pur altruisme ne reposant pas sur des mobiles égoïstes cachés.

D. Batson et son équipe ont fait varier le niveau d'empathie des sujets, soit en demandant à la moitié d'entre eux d'essayer de se mettre à la place de la personne dont ils allaient leur parler, soit en leur expliquant que cette dernière partageait leurs valeurs. Ils ont d'abord montré que l'empathie est source d'altruisme ; un sujet observait une jeune femme recevant des chocs électriques (simulés, ce que le participant ignorait) et on lui proposait de prendre sa place. Par ailleurs, on disait au sujet qu'il pouvait quitter la salle d'expérience après seulement deux chocs électriques – situation dite d'échappatoire facile – ou on lui disait qu'il devait rester jusqu'à la fin de l'expérience qui comportait dix chocs électriques – situation dite d'échappatoire difficile. La majorité des personnes « à

haut niveau d'empathie » ont proposé de remplacer la femme, quelles que soient les conditions, tandis que les sujets « à faible niveau » l'ont fait trois fois plus souvent en situation d'échappatoire facile que d'échappatoire difficile (64 pour cent contre 18).

En outre, l'altruisme fondé sur l'empathie ne sert pas à améliorer son image. Pour le montrer, on propose au sujet de passer un moment avec une femme dépressive en quête d'amis. On précise à certains participants que la femme et l'expérimentateur seront informés de leur choix et à d'autres que leur décision restera confidentielle. Les sujets à faible niveau d'empathie sont moins nombreux à rencontrer la femme en situation de confidentialité, tandis que les sujets à haut niveau acceptent autant dans les deux conditions.

Altruisme et estime de soi

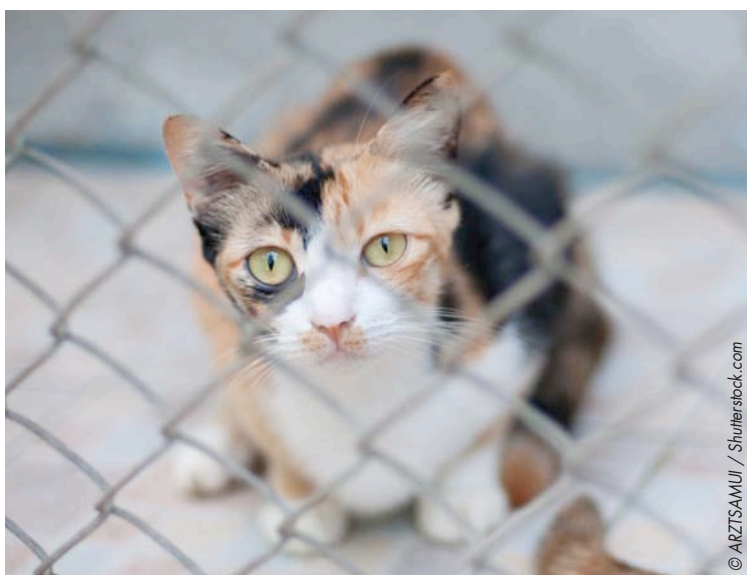
Enfin, D. Batson a montré que l'altruisme ne sert pas à augmenter l'estime de soi. Le sujet est informé qu'une femme doit effectuer un test, où chaque erreur qu'elle commet est sanctionnée par une décharge électrique (factice). Le participant doit accomplir la même tâche – sans décharges –, chaque réussite de sa part annulant la sanction infligée à la femme. Mais on annonce finalement à la moitié des sujets que la femme ne recevra pas de décharges et que l'expérimentateur se contentera de lui signaler ses erreurs. Les sujets à faible niveau d'empathie sont plus satisfaits dans la première condition (leur intervention est utile), tandis que les sujets à haut niveau manifestent autant de satisfaction dans les deux conditions.

Ainsi, les travaux de D. Batson confirment son hypothèse selon laquelle l'altruisme fondé sur l'empathie est authentique. Aujourd'hui, la communauté scientifique considère que cette thèse est solide.



© uxorphoto / Shutterstock.com

On peut s'appuyer sur la théorie de la réfutabilité de l'épistémologue Karl Popper (1902-1994) pour trancher entre les deux hypothèses. Selon Popper, est scientifique une théorie réfutable, c'est-à-dire qui offre prise à des tests permettant de la réfuter éventuellement. Une théorie qui n'est pas réfutable n'est pas scientifique. Popper propose quelques exemples : la phrase « Il existe un serpent de mer » est irréfutable puisqu'il est impossible de prouver que cette proposition est fautive, c'est-à-dire de prouver qu'il n'en existe pas. Inversement, « Il existe un serpent de mer actuellement exposé au *British Museum* » est une proposition réfutable. Mais pour qu'une théorie soit scientifique, il faut qu'elle soit non



2. Allez-vous sauver ce chat parce que vous êtes naturellement bon ou parce que cela va vous faire plaisir ? Ou les deux à la fois ?

seulement réfutable, mais aussi non réfutée. Seules survivent les théories ayant passé avec succès l'examen de la réfutation.

Or la théorie de l'égoïsme fondamental est irréfutable, comme le souligne Popper : « Toutes les actions humaines sont égoïstes, motivées par l'intérêt. » Cette théorie est très répandue [...]. Or il est clair que cette théorie, et avec elle toutes ses variantes, n'est pas falsifiable : aucun exemple d'action altruiste ne peut réfuter l'idée selon laquelle il en existe une motivation égoïste cachée. »

Le sociologue français Luc Boltanski, de l'EHESS à Paris, décrit bien l'implication de cette façon irréfutable de raisonner. Prenons le cas d'un individu qui s'engage dans une action humanitaire. S'il vient d'un milieu

modeste, on peut toujours lui reprocher de n'être qu'un égoïste, en défendant finalement les intérêts de sa classe. Et s'il vient d'une famille aisée, on peut lui faire remarquer que son action est superficielle et qu'il se donne bonne conscience. Il va donc devoir prouver sa sincérité ; mais jusqu'où ? En vivant dans un bidonville ? Dans un baraque préfabriquée ou dans une cabane en carton ? Aucun sacrifice ne sera assez grand pour montrer la pureté de ses intentions.

Nazisme, maltraitance, génocide

D'ailleurs, on pourrait remplacer ce discours psychorigide par son contraire, en affirmant que tout acte est, au fond, sous-tendu par de l'altruisme. Même les plus révoltants ? Même les génocides ? Même la maltraitance ? Pourquoi pas... Hitler affirmait haut et fort que tout ce qu'il entreprenait était destiné au bien de la « race aryenne ». Il était peut-être convaincu de faire le bien et a malheureusement réussi à en convaincre beaucoup de monde. Par ailleurs, certains parents maltraitants affirment agir pour le bien de leur enfant...

Si l'on s'engage dans cette logique, on se retrouve dans le même cas de figure que précédemment : il est impossible à un contradicteur de s'opposer à cette théorie de l'altruisme systématique par une argumentation rationnelle, car on pourrait toujours trouver une motivation altruiste cachée derrière les actes les plus monstrueux. Certes, l'idée insensée que la barbarie nazie ou la maltraitance puissent être sous-tendues par de l'altruisme révolte notre conscience morale, mais elle est aussi valide logiquement que la théorie de l'égoïsme fondamental.

Un argument essentiel des partisans de l'égoïsme psychologique est que les actes altruistes font en général du bien à leur auteur. Par exemple, les historiens ont recueilli de nombreux témoignages de personnes qui ont sauvé des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale et qui en ont ressenti une grande satisfaction. La plupart de ces personnes ne faisaient évidemment pas cela pour se faire plaisir, mais par empathie ou pour rester en accord avec leur conscience. Il est cependant facile de comprendre qu'elles aient éprouvé de la joie en constatant qu'elles avaient sauvé un être humain. Pourtant, les partisans d'une

vision pessimiste de la nature humaine s'en emparent pour parler d'altruisme impur, considérant que la motivation profonde était en fait égoïste. Plusieurs enfants juifs cachés ont raconté qu'ils avaient passé dans des familles les meilleures années de leur vie, en raison de l'affection dont ils étaient entourés. Faut-il vraiment penser que les femmes et les hommes qui avaient la double satisfaction de sauver des enfants et de les voir heureux agissaient par altruisme doublement impur ?

Voici deux exemples de ce mode de raisonnement. La philosophe Neera Kapur Badhwar, de l'Université de l'Oklahoma, affirme qu'un aspect essentiel de la moti-

vation des personnes ayant sauvé des Juifs était un double intérêt personnel : façonner le monde selon leurs valeurs et affirmer leur identité propre. Dans un registre proche, le psychologue social américain Roger Brown (1925-1997) constatait que les personnes qui ont fait don d'un organe en retirent une intense satisfaction (avec des propos tels que « Cela a été une expérience très enrichissante pour moi et pour toutes les personnes autour de moi »). Il en conclut que ces personnes ne sont pas altruistes, partant du principe qu'un altruiste agit pour le bénéfice d'autrui sans que lui-même en tire un quelconque avantage.

L'égoïsme en Occident, la bonté ailleurs

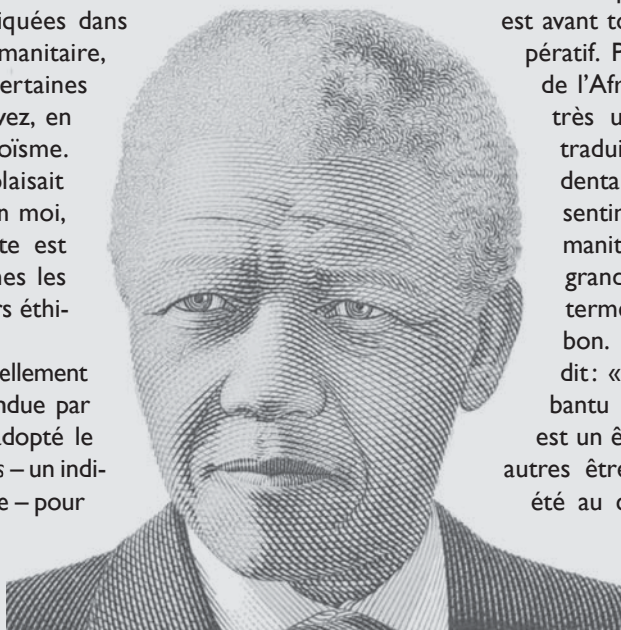
Selon Dale Miller, de l'Université Stanford, et Rebecca Ratner, de l'Université du Maryland, nous vivons sous l'emprise d'une « norme sociale d'intérêt personnel », qui consiste à affirmer que les individus sont motivés par l'intérêt personnel, et surtout qu'ils doivent l'être. « Au moins dans les cultures individualistes, aucune motivation n'est considérée plus normale (ou rationnelle) que l'intérêt personnel. »

D. Miller pose cette question : « Comment se fait-il que les gens en arrivent à adopter la théorie de l'intérêt personnel alors que la vie quotidienne fournit si peu de preuves de cela ? » Cette norme est aujourd'hui si répandue dans la société que beaucoup craignent d'être perçus négativement s'ils affirment agir au nom de valeurs personnelles telles que l'altruisme ou l'empathie. Discutant avec des personnes impliquées dans une activité sociale ou humanitaire, j'ai parfois entendu certaines me dire : « Mais vous savez, en fait, je l'ai fait par pur égoïsme. C'est parce que ça me plaisait de le faire. » En bref, selon moi, revendiquer d'être égoïste est aujourd'hui une des formes les plus répandues du discours éthiquement correct.

Cette vision est essentiellement occidentale, et a été répandue par les économistes qui ont adopté le concept d'*Homo economicus* – un individu essentiellement égoïste – pour décrire l'être humain. En fait, les économistes ont tendance à proje-

ter leur fonctionnement personnel sur l'ensemble de l'humanité. Plusieurs expériences d'économie expérimentale ont montré que les étudiants en économie ont des comportements plus égoïstes que les autres. Cela est dû à deux processus ; d'une part, il y a un « effet de sélection » – les jeunes qui se lancent dans des études d'économie sont au départ plus égoïstes que les autres, ce que l'on constate en comparant les résultats menés auprès d'étudiants de première année dans diverses disciplines dont l'économie ; d'autre part, il y a un « effet d'apprentissage » – la rhétorique développée dans les cours d'économie rend les étudiants en économie de plus en plus égoïstes au fil des ans.

Mais cette vision de l'être humain n'est pas universellement partagée. De nombreuses cultures traditionnelles pensent que l'être humain est avant tout un être social et coopératif. Par exemple, dans le Sud de l'Afrique, le terme *Ubuntu* est très utilisé ; ce mot, difficile à traduire dans une langue occidentale, signifie bonté naturelle, sentiment d'une commune humanité, générosité, gentillesse, grandeur d'âme. En d'autres termes, être humain, c'est être bon. Un proverbe sud-africain dit : « Umuntu ngumuntu ngabantu », soit « Un être humain est un être humain au travers des autres êtres humains ». L'*Ubuntu* a été au cœur de la démarche de réconciliation initiée par Nelson Mandela en Afrique du Sud.



© cshwalker / Shutterstock.com

Bibliographie

J. Lecomte, *La bonté humaine*, Odile Jacob, Paris, 2012.

C. Batson, *Altruism in Humans*, New York: Oxford University Press, 2011.

M. Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité; Banalité du mal, banalité du bien*, La Découverte, Paris, 2007.

D. Miller, *The norm of self-interest and its effects on social action*, in *Journal of personality and social psychology*, vol. 81, pp. 5-16, 2001.

N. K. Badhwar, *Altruism versus self-interest: Sometimes a false dichotomy*, in *Social philosophy and policy*, vol. 10, pp. 90-117, 1993.

Analysons ce mode de raisonnement. Pour qu'il y ait altruisme véritable, il faut nécessairement que celui qui exprime de la bonté n'y gagne rien psychologiquement ou mieux encore y perde quelque chose. Mais dès que le moindre soupçon de satisfaction personnelle pointe son nez, l'altruisme deviendrait impur. Admettons qu'une personne agisse de façon strictement désintéressée à l'égard de quelqu'un. Si elle n'en tire aucun plaisir, tout va bien, son acte reste altruiste. En revanche, si elle en tire satisfaction, à l'instant même, son acte altruiste se transforme... en acte égoïste. Cette logique est fort étrange.

Satisfait et altruiste

Altruisme et bonheur partagé ne pourraient donc jamais cohabiter. En poussant la logique jusqu'au bout, plus on se sentirait malheureux d'avoir aidé quelqu'un, plus on serait un vrai altruiste. Il s'agit d'une vision déformée et réductrice des relations humaines, fondée sur une logique gagnant-perdant. Au contraire, l'altruisme réel – celui vécu par chacun d'entre nous dans de multiples circonstances de la vie – fonctionne selon une logique de bonheur partagé

et montre que nous sommes liés aux autres, et que notre bien-être dépend de celui d'autrui. S'il est vrai que certains actes altruistes permettent de se donner bonne conscience, ce n'est pas le cas de tous... D'ailleurs, si une personne rend service à quelqu'un par sacrifice de soi (donc par pur altruisme, selon cette logique que je conteste), cela attristera probablement le bénéficiaire (culpabilité, sentiment de ne pas avoir de valeur personnelle, etc.) ou l'énervera. Nous nous retrouvons alors dans une situation perdant-perdant!

Je garde en tête depuis des années cette phrase de mon ami Yves Bériot, éducateur retraité devenu président d'une association d'accompagnement de jeunes en difficulté, aux jeunes éducateurs qu'il rencontre : « La meilleure chose que vous pouvez apporter aux jeunes que vous accompagnez, c'est qu'ils sentent que vous êtes heureux d'être avec eux. » Eh oui, cela montre aux jeunes qu'ils ont de la valeur aux yeux des éducateurs. Ainsi, le souci de l'autre et le souci de soi (terme que je préfère à « égoïsme ») sont compatibles, et plus encore se renforcent réciproquement. Ce que certains qualifient d'altruisme impur est en fait l'une des plus belles expériences de relations humaines! ■